



Safe de Todd Haynes

Le mal du siècle à venir

Grégory Valens

Dans le deuxième film de Todd Haynes qui ressort aujourd'hui, sont en germe bien des composantes qui irrigueront à la fois son cinéma (la remise en cause de l'*American way of life*, la dénonciation du capitalisme comme ennemi de l'environnement) et certaines œuvres phares du tournant du siècle.

Dans son premier grand rôle, Julianne Moore donne corps à un personnage pourtant éthéré et délirant.

ORSQUE nous avons rencontré Todd Haynes pour son grand film maudit, *Dark Waters* (sorti chez nous deux semaines avant que les salles de cinéma ne ferment en raison de la pandémie de covid), il évoquait ce qu'il nommait « les films Pakula/Willis »¹, à savoir le modèle de thrillers américains donnant à ressentir la paranoïa, réalisés par le premier et éclairés par le second, dans les années 1970. Revoir aujourd'hui son deuxième film, *Safe*, trente ans après sa sortie², permet de mesurer à quel point la mise en scène de la paranoïa passionnait déjà le cinéaste.

Transformations environnementales

On a pu considérer à l'époque que le parcours vers l'isolement, après l'apparition de symptômes inexplicables la rendant inapte à la vie en société, de Carol, femme au foyer partageant ses journées entre la recherche du prochain canapé qui viendra embellir

son intérieur, ses séances d'aérobic et des déjeuners avec les copines tout aussi friquées, était une métaphore du sida. S'il est explicitement question du système immunitaire et que l'un des personnages est séropositif, si la tache qui finit par apparaître sur le front de Carol peut lointainement évoquer un sarcome de Kaposi, si la pitié qu'elle inspire à son mari et son entourage, les consultations répétées devant des médecins désarmés, l'amaigrissement et la pâleur s'appliquent à tout patient soudain atteint d'une maladie sérieuse, il convient davantage, avec le recul, de prendre au pied de la lettre les causes avancées pour l'apparition de sa maladie : les transformations environnementales dues à l'activité humaine.

Carol souffre en effet de ce qui sera un mal du siècle à venir, et *Safe* jette les prémisses d'un sujet que *Dark Waters* abordera frontalement : la déficience de la politique américaine en matière de protection de l'environnement et l'impunité avec laquelle les grandes entreprises de l'industrie pétrochimique compromettent l'avenir de l'humanité. Pollution atmosphérique, usage de pesticides dangereux, détérioration des sols par l'agriculture intensive : *Safe* annonce aussi *Erin Brockovich*.

Un film prémonitoire (Julianne Moore) © Les Acacias

seule contre tous (Steven Soderbergh, 2000), et marque une forme d'éveil d'une gauche américaine encore minoritaire sur ces sujets. Si Bill Clinton est depuis peu aux commandes du pays lorsque Todd Haynes entreprend le film, l'enchaînement des deux mandats Reagan et de celui de Bush père ont défini des priorités (ultralibéralisme économique, défense, opérations extraterritoriales) dont la protection de l'environnement est totalement absente.

À l'heure où Trump autorise l'exploration du gaz de schiste, quitte les organisations internationales, combat les normes et restrictions écologiques, à l'heure où, chez nous, la loi Duplomb remet en question les maigres avancées de ces dernières années sur les néonicotinoïdes, la redécouverte de ce film prémonitoire est d'autant plus troublante. (Hasard du calendrier : j'ai vu *Safe* pour cet article le jour même où la ministre de la Transition écologique, Monique Barbut, a finalement accepté de rester au gouvernement après sa vraie-fausse démission.)

Doute permanent

Plus largement, *Safe* jette les bases de la remise en question de l'*American way of life* qui irriguera les plus grandes réussites de l'auteur. En dépit de sa maison digne du numéro spécial luxe d'un magazine de design, de son large et corvéable personnel, de ses finances qui semblent illimitées, Carol trouve sa vie décevante, aseptisée. La scène où elle accomplit son devoir conjugal les yeux dans le vide, soumise au plaisir exclusif du mâle (presque Diane Keaton s'extirpant du corps dans *Annie Hall*) annonce d'ailleurs la remise en cause du couple américain idéal qui sera le nœud de *Loin du paradis* et de *Carol*. Si elle parvient à s'émanciper de son mari en le convainquant qu'il lui faut s'éloigner, c'est aussi sans doute qu'il incarne à sa façon la source du mal qui la ronge : le spectateur ne sait pas avec précision son métier, mais étant donné ses *deadlines*, ses horaires permanents, sa difficulté à prendre un jour de congé, il est vraisemblable qu'il soit au service d'une société incarnant le capitalisme débridé sans frein ni loi que dénonce le film.

Déjà remarquée dans des seconds rôles (*Short Cuts* ; *Vanya, 42 rue*), Julianne Moore n'a pas encore tourné les œuvres essentielles qui feront bientôt d'elle une icône du cinéma américain

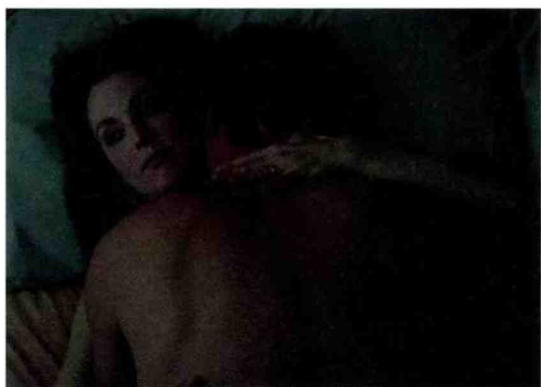
au tournant du siècle : sa rencontre avec Todd Haynes, pour qui elle jouera dans trois autres films, marque son arrivée comme *leading lady*. Le tour de force impressionne : à l'inverse d'un rôle destiné à frapper les esprits, la comédienne doit incarner un personnage qui, peu à peu, dépérit jusqu'à presque disparaître. Sa façon de regarder ses interlocuteurs en biais, en baissant la tête, va de pair avec la façon dont le cinéaste fait ressentir le doute permanent qu'inspirent justement les paranoïaques : tout cela est-il réel ? ou est-ce l'autopersuasion d'un esprit fragile qui crée les conditions de la maladie ? Haynes montre ainsi magistralement comment filmer un personnage qui regarde les autres personnages le regarder, considère une menace potentielle et permanente autour de lui, et finit par disparaître au sein d'une communauté elle-même équivoque. Le refuge dans lequel Carol s'installe en définitive pourrait incarner l'idéal d'une communauté hippie, avec une vie autosuffisante en quasi-autarcie et en reconnexion avec la nature, mais les chants, la prédication, l'entre-soi et les difficultés d'accès lui donnent davantage des allures de secte, qui confèrent au dernier tiers du film une forme d'inquiétude. En observant les autres patients du refuge, il est troublant de les entendre répéter des phrases comme : « Je suis vraiment malade », « Cette maladie existe vraiment », « Les gens me prennent pour un fou »... Nouvelle ambiguïté qui ne permet pas de trancher catégoriquement entre affection non reconnue et symptômes de paranoïa.

Safe annonce ainsi un autre film où le danger extérieur perçu par le personnage principal est laissé à la libre appréciation du spectateur, l'immense *Take Shelter* que Jeff Nichols tournera seize ans plus tard, avec une dette évidente envers la façon dont Haynes a donné à voir l'invisible. La « sensation de malaise » que le cinéaste voulait faire ressentir au sujet de *Dark Waters*, celle-là même qu'il apprécie dans les films de Pakula ou dans *L'Invasion des profanateurs de sépultures* de Don Siegel, et qui atteindra son apogée dans le troublant *May December* (2023), est en effet entièrement liée à la question du regard : autour du personnage, quelque chose a changé. Le génie de *Safe* tient aussi à cette inquiétude que Julianne Moore semble exprimer à chaque instant, et jusqu'à son regard final, ambigu et glaçant : quelque chose a changé – mais quoi ? ■

1. « Une sensation de malaise », entretien avec Todd Haynes par Michel Ciment et Grégory Valens, *Positif* n° 709.
2. Son premier film, *Poison*, ressort aussi le 21 octobre 2026.

Reprise le 21 octobre 2026

États-Unis (1995) 1 h 59. Réal. : Todd Haynes. Int. : Julianne Moore (*Carol White*), Xander Berkeley (*Greg White*), Peter Friedman (*Peter Dunning*).
Dist. fr. (reprise, restauration 4K) : Les Acacias.



Les yeux dans le vide, soumise au plaisir exclusif du mâle
(Julianne Moore) © Les Acacias